FEUILLETON.

HISTOIRE DE SIBYLLE.

III.—L'ATELIER.

Les femmes les plus fraîches, habituées dès l'enfance à une sévère contrainte de langage et de tenue, se trouvent avoir dans les circonstances délicates un avantage marqué sur les hommes les plus aguerris. Quand M. de Chalys, la pâleur de l'émotion sur le front, se présenta dans le salon où Sibylle était assise entre Mme de Vergues et miss O'Neil, il fut frappé désagréablement de l'aisance et de la sérénité avec lesquelles elle lui répondit, sans, bien qu'en ce moment la jeune fille entendît grouder dans ses oreilles toutes les rumeurs de l'océan. Cette impression pénible du comte devait s'accroître encore dans le cours de la visite : il arriva en effet fort naturellement que l'entretien parcourut tour à tour les différentes phases dont la facile prévoyance de M. de Vergues avait arrêté l'horoscope, et que cette ponctualité finit par révéler le petit génie comique de Mlle de Férias, laquelle d'ailleurs n'essaya dans une de ses boutades d'agréer heureuse et expansive. Lorsque Raoul en vint à prier Mme de Vergues de vouloir bien visiter son atelier, Sibylle regarda furtivement miss O'Neil en réprimant à peine un sourire. Cette moue équivoque fut surprise par M. de Chalys, qu'elle déconcertait extrêmement. Ce fut en vain que Mme de Vergues lui promit de lui rendre sa visite dans son atelier à son premier jour de loisir ; il se retira parfaitement mécontent de l'entrevue, de lui même, et surtout de Mlle de Férias.—Mon Dieu ! se disait-il en suivant le boulevard avec une mine de sombre distraction, que je ne lui plaise pas, c'est tout simple, c'est dans la règle..... qu'il y ait une femme en ce dix mille à qui on désire plaire, et c'est à celle là qu'on déplaît,..... c'est entendu ;..... mais que je la divertisse, que je lui paraisse risible, bouffon,..... je ne comprends pas, car il est très évident qu'elle se moquait de moi avec son institutrice, qui est bien par parenthèse l'institutrice la plus hideuse de l'univers ! ....J'accorde l'esprit goguenard chez une jeune fille : c'est un signe de malveillance naturelle et de sécheresse d'âme..... Au reste il fallait bien qu'elle eût un défaut, cette jeune créature, sans cela, ce serait trop beau !..... Mon Dieu ! qu'elle est donc jolie ! Comme tous ses gestes sont justes, sobres, harmonieux ! C'est une musique !..... Et une intelligence supérieure avec cela ! des idées nettes comme l'acier !..... et pas de bonté..... naturellement !..... Allons, mon cœur, n'y pensons plus et allons dîner !

Il alla en effet dîner à son cercle, ce qui n'était pas la partie la plus difficile du programme qu'il se proposait. Le soir, il joua furieusement contre sa coutume, et perdit une grosse somme. Le lendemain, après une journée qui lui parut éternelle, il se rappela fort à point que Mme de Vergues avait une loge à l'Opéra ce jour-là, et il se rendit à ce théâtre. Son premier regard, comme il entrait dans la salle, rencontra les yeux de Sibylle, qui se détournèrent vite avec inquiétude, et qui se détournèrent vivement en l'apercevant. Il reprit un peu de goût à la vie. On donnait *les Huguenots*. Il eût la patience d'attendre la fin du troisième acte avant de se présenter dans la loge de Mme de Vergues, qui s'y trouvait seule avec sa petite fille. Mlle de Férias lui tendit le bout de son gant blanc avec une familiarité sérieuse qui le toucha. Elle prit cependant peu de part à l'entretien : elle portait de temps à autres sa lorgnette à ses yeux, regardait dans l'orchestre, et se replaçait ensuite dans sa grosse immobilité ; mais quand il se leva vers la fin de l'entre acte, elle se retourna tout à coup comme étonnée.—Vous ne restez pas ? dit-elle.—Et il resta.

Le quatrième acte des *Huguenots* commençait. Quoique M. de Chalys eût par cœur les moindres notes de cette puissante page lyrique, la plus belle peut-être qui ait jamais travi des oreilles humaines, il crut l'entendre alors pour la première fois. Les accents redoutables du passionnés du peuple, suivant pour ainsi dire sous âme à travers une autre âme profondément sympathique, lui semblait chargés d'une saveur nouvelle et inconnue. Assis derrière le fauteuil de Sibylle, il s'enivrait jusqu'à l'extase des parfums mystérieux qu'on respire dans l'atmosphère prochaine d'une créature adorée. Il croyait vous passer dans les bouclés qui s'échappaient du peigne de la jeune fille, dans le feuillage tremblant de sa coiffure et sur le marbre rose de ses épaules, des frissons, des ondulations de volupté où se perdait son âme. Quelque ancienne parole ne fût venue démentir ses doutes qui le tourmentaient depuis la veille, tous ses doutes s'étaient cessé : il sentait alors avec une certitude étrange qu'il était aimé, et que toute cette musique divine, toutes les voix de la scène et toutes les harmonies de l'orchestre n'étaient plus, pour Sibylle comme pour lui, qu'un hymne d'amour que se chantaient leurs deux cœurs. Il fut donc plus charmé que surpris quand, vers la fin de l'acte, au moment où les deux amants du drame bercent leurs angoisses dans une mélodie céleste, Mlle de Férias se retourna tout à coup, lui montrant un rayonnant sourire et l'entendit dire avec vivacité et presque trouble :—Vous êtes heureux, n'est-ce pas !

—De toute mon âme, mademoiselle, répondit-il. Et il mit dans cette parole et dans son regard un tel accent que Mlle de Férias s'empressa de reporter ses yeux sur le Raoul du temps de Charles IX.

L'acte fini, M. de Chalys prit congé et alla s'enfermer chez lui pour méditer de nouveau sur les impénétrables de cette soirée. Ces impressions favorables lui étaient à deux coudées les jours auxquels pût quelques jets brusques que sa cousine Blanche, atteinte de toute l'ardeur des néophytes, lui décochait de temps à autre comme des aiguillons épithétiques. Il en arriva plus d'une fois au portrait de Sybille pour aller demander à la jeune duchesse l'explication de certaines phrases dont les sous entendus commençaient à le tourmenter à l'envers. Il lui arriva de rencontrer Sibylle dans une de ces visites, et l'attitude de la jeune fille, son regard prévenant et timide, les doux accents sonnaient en parlant avec plus de douceur et de charme que les brillants malicieux dont étaignaient de la duchesse.

Mme de Vergues, chez laquelle il ne manqua pas de se présenter le lendemain suivant, lui annonça pour le lendemain sa visite et celle de sa petite fille. Dans la matinée de ce lendemain, l'atelier de Raoul fut orné de pierres précieuses et d'arbustes à grandes feuilles équatoriales qu'il disposa lui-même avec un goût d'artiste et une sollicitude d'enfant. Ce dernier qui savait déjà les fêtes de l'hymen, se tenait pas d'enchanter secrètement Blanche de son bonheur. Il ne troubler visiblement Sibylle, lorsqu'elles prétendirent dans ce temple parfumé. Le comte fit les honneurs de son sanctuaire avec la grâce d'un gentilhomme qui lui était propre et de l'enthousiasme d'un homme de talent. Il regardait d'un œil ému Mlle de Férias errant dans des dédales de verdure comme une muse dans des bosquets sacrés. Elle aperçut tout à coup l'étranche magnifique de son portrait, qui semblait niché dans une chapelle de fleurs, et elle rougit. Raoul obtint qu'elle lui accordât quelques jours pour l'exécution de sa visite suivante à l'hôtel. Le jour assez ne trouvant être indécise, et M. de Chalys, qui n'ignorait pas les faiblesses des Parisiennes et leur appétit immodéré, avait fait servir sous les marronniers quelques friandises auxquelles Mme de Vergues se montra sensible. On se sépara là-dessus, pénétrés de part et d'autre, à ce qu'il semblait, des plus douces espérances et des meilleures intentions.

Raoul reçut le lendemain un billet matinal de sa cousine Blanche qui l'invitait à venir dîner le lendi de la semaine suivante chez sa mère Mme de Guy Ferrand.—"Il y aura, disait en terminant la duchesse, votre ami Grandrax et mon amie Sybille."—Blanche en effet s'était empressée d'initier sa mère à ses petits complots, et Mme de Guy Ferrand, qui, comme la plupart des femmes, se faisait un devoir sacré de marier le plus de gens qu'elle pouvait, avait immédiatement résolu de pousser les choses en réunissant les deux sujets dans l'intimité d'un dîner de douze convives.

Il était clair que ce dîner prit à l'avance dans l'opinion de tous les intéressés, l'importance d'une solennité décisive. La visite à l'atelier avait en un caractère qui ne pouvait guère laisser de doute sur les dispositions personnelles de M. de Chalys. Son union avec Mlle de Férias se recommandait d'ailleurs par des convenances si saillantes, leur goût mutuel n'était si clairement prononcé, leurs situations étaient si bien dégagées de toutes les obscurités qui prolongent les préliminaires en pareil cas, qu'une conclusion immédiate paraissait vraisemblable et naturelle. Raoul lui-même sentait que la franchise et le respect au lui permettaient pas de retarder beaucoup plus longtemps la déclaration officielle de ses sentiments, et il s'apprêtait à conférer avec Mme de Guy Ferrand sur les voies et moyens les plus propres à conquérir par devant notaire le cœur, la main et les cheveux d'or de Mlle de Férias.

Mlle de Férias cependant, malgré ces prémisses favorables qu'elle limait facilement dans les autres, était loin de goûter une pure félicité. Elle aimait et plus elle se sentait aimée, plus elle se préoccupait de l'obstacle unique, mais invincible, qui pouvait se dresser devant elle à la dernière heure et la séparer de Raoul pour jamais. Dans cette âme aussi austère que tendre, la passion ne pouvait étouffer les principes profondément convaincus de la fragilité irréparable des unions où manque le lien religieux, et le n'était jaré de n'épouser jamais qu'un homme de sa foi, et elle en fût méprisée elle-même si elle eût fait céder cette solennelle détermination de sa raison à l'entraînement de son cœur. Quels étaient en matière de foi les principes de M. de Chalys ? Sibylle l'ignorait. On s'étonnera peu que personne n'eût pris l'initiative de la renseigner sur un détail aussi secondaire, et pour elle, elle avait différé de jour en jour de provoquer cet éclaircissement, tout par une de ces faiblesses secrètes qui redoutent la lumière, soit par le sentiment de confiance qui donne ceux qu'on aime de toutes les vertus qu'on leur souhaite, mais quand elle comprit que l'amour de Raoul se précipitait vers le dénouement du mariage avec une rapidité inattendue, elle s'alarma de voir entre eux ce point ab-our et redoutable Ses appréhensions à ce sujet s'apaisaient un peu lorsqu'elle se rappelait l'affectueuse faiblesse et généreux qui distinguait le comte, il montrait même une âme si ouverte à tous les sentiments nobles, qu'elle ne pouvait les concevoir sublimes, qu'elle ne songeait pas à la supposer d'une impiété absolue, tant le sentiment religieux lui semblait voisin du sentiment religieux, de l'amour du beau de l'amour de Dieu. Quelquefois cependant l'image de l'athée Gandrax, dont elle n'ignorait pas l'intime liaison avec le comte, lui apparaissait tout à coup et faisait pâlir des lèvres silencieuses dans [illegible] (*La représentation, dans ses d'Orsi étaient*

dente attendrie, accompagnèrent Sibylle chez Mme de Guy-Ferrand, et un nuage de mélancolie chargeait son front, quand elle prit à table la place qui lui avait été réservée entre le duc de Sauves et le comte de Chalys.

Mme de Guy-Ferrand était une femme d'un esprit fin, aimable et libéral ; elle s'était mise en tête, depuis quelques années, de se composer un salon de choix, en y réunissant quelques hommes de mérite emportés indifféremment par le monde, le plaisir, la politique, de la science ou des arts. Pour réussir cette vaste, elle avait pris devoir joindre à son attrait personnel l'appât de petits dîners exquis, où elle faisait plus d'entendre ses convives controverser sur toutes les matières divines et humaines, temporelles et spirituelles, avec le sercrétude vive que donne la muse de la cuisine. Louis Gandrax avait figuré un des premiers dans ce cénacle, tant en vertu de sa distinction propre que de l'amitié qui le liait à M. de Chalys. Pendant la longue absence de Raoul, les rapports de Gandrax avec Mme de Guy-Ferrand, multipliés par des échanges de lettres et de nouvelles, avaient même abouti à une sorte d'intimité familière. La tante de Raoul, toutefois, sous la cordialité apparente, nourrissait contre Gandrax, l'hostilité sourde que son sexe professe assez généralement contre les hommes de science, apparemment parce que la science ne s'adresse ni à l'imagination, ni à la sensibilité, qui sont les facultés dominantes des femmes,—et qu'elle ne leur dit jamais rien de l'amour, auquel elles pensent toujours. Bien que Mme de Guy-Ferrand détestât presque à l'égal de la vieille duchesse de Sauves les théories philosophiques du jeune savant, elle l'excitait volontiers à les développer devant ses convives, pour avoir le plaisir de les entendre rétorquer ou de les combattre elle-même par quelque impertinence vengeresse.—Elle l'attaqua ce jour-là, vers le milieu du dîner, au sujet d'une découverte scientifique dont il était l'auteur : elle le sollicita d'abord de lui en expliquer la portée et les applications ; elle prêta une attention doucement ironique à la démonstration de Gandrax, qui fit entrevoir avec éloquence les grands résultats de la force nouvelle qu'il mettait à la disposition de l'industrie humaine, et quand il eut terminé :

—Eh bien ! et après ? dit-elle.

—Comment ! après ?.. Pardon, madame, mais je ne comprends pas l'objection.

—Eh ! c'est qu'il vous plaît de vous en faire une.....

—Madame, permettez : deux et deux font-ils quatre, et admettez-vous qu'un progrès soit un progrès ?

—Progrès est vague, dit Mme de Guy-Ferrand ; il y a des progrès heureux,..... il y en a de déplorables,..... et il y en a d'indifférents : tout ce que je puis vous accorder, c'est que le vôtre rentre dans cette innocente catégorie.

Gandrax secoua légèrement sa chevelure noire avec le dédain souverain, lassé d'un lion qui se serait pigné par un insecte.—Mon bien ! madame, dit-il, entendons-nous, je vous prie : si votre objection ne s'adresse qu'à mon mode de mon invention, je n'ai très évidemment qu'à m'incliner ; mais si, comme je m'en doute, vous me faites l'honneur d'attaquer dans mon humble personne la science elle-même, son utilité et ses bienfaits, je vous supplierai d'avoir jusqu'au bout le courage de votre opinion.....

Contestez en ce cas tous les avantages de la science moderne dans ses prodigieuses applications à l'industrie : niez les merveilles de toutes les grandes découvertes qui seront l'honneur éternel de cet siècle..... méconnaissez tout ce qu'elles ajoutent chaque jour au bonheur et à la dignité de notre espèce ..... proclamez bravement que l'aisance substituée à la détresse sur toute la surface du globe, la lumière remplaçant le chaos, la sueur et le sang de l'homme épargnés, la famine domptée, la vie physique doublée, la vie intellectuelle multipliée à l'infini,—que notre glorieuse civilisation tout entière, sous chacun de ses rapports, ne soit que le barbare croquisant dans ses forêts et dans ses marécages,..... et le serf du moyen âge courbé sur sa glèbe..... vous représentent l'idéal de la félicité et de la grandeur humaines !

Les murmures bienveillants de l'assistance semblaient donner gain de cause à Gandrax ; mais Mme de Guy-Ferrand ne se rend pas.—Pour moi, dit-elle tranquillement, je ne vois pas ce que les chemins de fer, la télégraphie électrique et la photographie ont ajouté à ma félicité..... Le silfi et du chemin de fer m'agace les nerfs et gâte mes impressions ; le télégraphe m'inquiète horriblement toutes les fois qu'il m'apporte une dépêche sous prétexte de me rassurer,..... et la photographie m'entaidit..... Mais vous me direz que je suis une aristocrate et une privilégiée, qu'il s'agit du bonheur de l'humanité en général, et non de ma petite commodité particulière..... Eh bien ! même à ce point de vue, moi-aussi, je suis fâchée de vous dire que les bienfaits de la science me paraissent fort équivoques, et je ne comprends que dans le vague, et je n'entrevoit pas que dans le lointain, quelque un moyen âge, puisque vous en parlez, les masses, comme on dit, en seront beaucoup plus heureuses qu'à présent.

—Ah ! madame, dit Gandrax, souffrez que je bois à votre santé !

—J'en suis convaincue, répéta Mme de Guy-Ferrand, et à votre sentiment.

—Votre sentiment !..... Voilà bien les femmes !..... Mais donnez une raison !

—Eh bien !..... au moyen âge d'abord il n'y avait pas de santé !

—Je vous demande pardon, madame ; seulement on les buvait !

—C'était bien fait ! s'écria Mme de Guy-Ferrand, électrisée par les rires des convives.—Hélas ! reprit-elle, ensuite le moyen âge était un temps poétique et charmant !

—Hélas ! répère madame, si vous pouviez ressusciter quelques heureux morts de cet âge poétique et charmant et le faire asseoir au banquet de la vie moderne, il se croirait en paradis !

—Non ! reprit Mme de Guy-Ferrand avec feu..... il dirait : qu'on me ramène aux carrières..... qu'on me remène à mes mineres et à mes chaînes ! qu'on m'en donnait !

Sibylle, qui écoutait cette discussion en échangeant des sourires avec son voisin Raoul, se permit d'un signe de tête aux dernières paroles de Mme de Guy-Ferrand. Raoul s'empressa de s'adresser à la dame que paraissait intéresser Mlle de Férias. Il leva aussitôt la voix :—Pardon, Louis, dit il à Gandrax, mais ma jeune raison !

Gandrax le regarda d'un œil étonné :—En cela sûr ! dit il.

—Mais c'est évident, reprit Raoul. Qu'elle est la prévention de ma tante ? Ma tante n'entend certainement pas nier les grandeurs matérielles de ce temps-ci !

—Je n'y songe pas ! dit Mme de Guy-Ferrand.

—Seulement elle se demande dans quelle mesure ces grandeurs contribuent au vrai bonheur de l'humanité ?

—Voilà !

—Eh bien ! elle n'y contribuent en rien, voilà la vérité !

—Horreur ! dit Gandrax.

—Je te l'avoue d'en convenir.....Voyons, est-il vrai, oui ou non, que le bien être physique, la jouissance matérielle soient non seulement le germe de bonheur le moins noble que l'homme puisse goûter, mais en outre celui qui lui suffit moins et dont il se lasse le plus vite ? C'est ce que tu ne peux nier sans nier la dignité même de notre nature.....Eh bien ! l'aisance et la sécurité de la vie matérielle voilà tout ce que la science nous donne, nous donne et nous donnera,—et ce qu'elle nous enlève, c'est la vie du sentiment, de l'imagination et de l'âme, qui constitue le bonheur essentiel et véritable de l'homme.....Vous vous vantez d'avoir doublé l'existence humaine.....Non ! si la durée et la plénitude de l'existence doivent se mesurer, non par le chiffre des années, mais par la multiplicité et la profondeur des sensations, des impressions, loin de l'avoir doublée, vous l'avez cruellement réduite et mutilée..... Vous en avez fait, du berceau à la tombe, une ligne droite et sèche..... un rail de chemin de fer.....Envisage un instant de bonne foi ce que devait être la vie d'un homme du moyen âge, et dis plus misérable.....

Que de diversions morales à sa détresse physique ! que d'intérêts, que de joies, que d'extases qui nous sont inconnus, et dont nous retrouvons l'émotion toute palpitante dans les récits des vieux chroniqueurs !..... Il possédait, cet homme, non seulement dans sa foi, mais dans ses superstitions même, une source intarissible d'espérances, de rêves, d'agitations morales qui lui faisaient sentir la vie avec une intensité que nous ignorons..... Le monde matériel lui était dur, c'est vrai ; mais il y vivait à peine..... Il s'en échappait à tout instant..... Si ses pieds avaient des chaînes, son âme avait des ailes..... il avait Dieu, les anges, les saints,..... les magnificences de celle sans cesse déployées sous ses yeux,..... la vision lumineuse du paradis toujours entrouverte sur sa tête !..... Il avait à un degré puissant, que vous vous efforcez d'affaiblir chaque jour, tous les sentiments naturels, l'amour, le respect, la foi, le patriotisme..... Et ce n'était pas tout ! Son imagination était encore occupée, s'exerçait sans trêve par le mystère de l'immense inconnu qui l'entourait de toutes parts..... Sous son foyer, dans les bois, dans les campagnes, dans la nuit, tout un peuple d'êtres surnaturels lui parlait, l'inquiétait, l'enchantait, et faisait de sa vie une légende, un roman, un poème continuel d'un intérêt doux et terrible..... Eh bien ! oui, cet homme là, dégoutillé, affamé, saignant sur la glèbe, devait être plus heureux dans sa vie et dans sa mort qu'un de ces ouvriers bien vêtus et bien payés, qui savent que ce n'est pas Dieu qui tonne, qu'ils croient ni aux anges ni aux fées, qui travaillent le dimanche et qui n'ont d'autre fête que l'ivresse morne du lundi !..... Cet homme-là ne connaissait pas le mal épouvantable qui ronge les générations modernes, et qui leur empoisonne tous vos prétendus bienfaits,..... il ne connaissait pas l'ennui ! L'ennui voilà le signe du temps ! Oui, votre glorieuse humanité s'ennuie et s'ennuiera de plus en plus au milieu des splendeurs de votre civilisation matérielle..... Aucune de ces superbes machines ne lui fournira une seule miette de pain qui lui manque, du pain de l'âme ! Elle a beau faire une révolution tous les dix ans pour se distraire, comme un malade qui se retourne sur sa couche malsaine, elle marche au suicide, et un des siècles prochains, je le prédis, verra le dernier homme pendu de sa propre main à la dernière machine !

Raoul avait d'abord parlé sur le ton de la plaisanterie, puis il s'était échauffé peu à peu à ce jeu d'esprit, et la fougue de sa parole fut saluée par des applaudissements dont Mme de Guy Ferrand donna le signal avec énergie.

—Variation brillante sur le paradoxe.. dédiée aux dames ! dit le comte Gandrax.

Raoul se crut suffisamment indemnisé du reproche ironique de son ami par l'expression ravie dont les beaux traits de sa jeune voisine s'étaient empreintes.

—Mon avis, reprit alors Mme de Guy-Ferrand, je ne vous remercie pas seulement d'avoir parlé, je ne vous remercie pas seulement d'avoir bu à votre santé avec chaleur, je vous remercie de m'avoir délivrée d'une idée qui me désolait..... Je vous demande pardon, M. Gandrax. Il est que je l'aime bien, et que je soupçonne avec une affectueuse compassion, parce que je la regarde comme une sorte d'infirmité professionnelle, mais j'ai quelquefois appréhendé que vous n'étaisiez les mêmes torts sans avoir la même excuse..... Après le langage que vous venez de tenir, il m'est, Dieu merci, impossible de vous ranger désormais dans une catégorie que je déteste, celle des hommes qui ne prient point.

A continuer. OCTAVE FEUILLET.

Compagnie d'Assurance Mutuelle DU HOME

DE LA NOUVELLE ORLEANS.

Quatrième état annuel.

CONFORMÉMENT à sa charte, la Compagnie d'Assurance Home présente l'état suivant de ses affaires.

Montant des risques non expirés de 1861 et primes pour l'année expirée le 31 décembre 1862		$159,366 75
Primes sur les risques d'incendie	$149,761 00	
Primes sur les risques des rivières	11,717 93	
Primes sur les risques des mers	2,177 72	$197,656 75
Primes à déduire sur les risques non expirés le 31 déc. 1862	$21,800 00	
Primes remboursées	24 76	$ 53,71 75
Montant des primes de l'année expirée le 31 déc. 1862		$183,512 00
Pertes dans la même période, savoir :		
Sur les risques d'incendie	$16,339 93	
Sur les risques des mers	4,326 42	
Sur les risques des rivières	5,320 35	
	$25,986 71	
Dépenses, intérêts sur le capital, etc., intérêt, escompte, etc.	$5,139 61	$51,127 72
Bénéfice net de l'année expirée le 31 décembre 1862		$192,404 28

L'actif de la Banque est comme suit :

Fonds en actions de Banque, en bons de la ville, et en bons hypothécaires		$292,483 17
Prêts garantis par des actions de Banque et des bons		128,100 00
Propriété foncière (bureau No 76, rue du Canal)	42,683 96	
Effets pour primes	47,074 15	
Dû pour primes et en voie de perception	18,571 86	
En caisse	1,04,426 86	
Total de l'actif		$1,286,641 53

Ce tableau est exact et une copie exacte tirée des livres de la Compagnie.

JOHN R. SHAW, Vice-Président.
JAMES H. WHEELER, Secrétaire.

État de la Louisiane.

Paroisse d'Orléans—Ville de la Nouvelle Orléans.

Assermenté et signé pardevant moi, ce 16 janvier 1863.

JEAN A HITCHCOCK,
Deuxième juge de paix.

Les Directeurs ont résolu jusqu'à avoir réservé assez de fonds pour faire face aux pertes en risques en cours, conformément à la loi, et de payer un intérêt de SIX POUR CENT sur les certificats de profit non encore payés, sur lesquels ils ont déclaré un dividende, lorsque les avaient conus, à partir de lundi, 9 février prochain.

La Compagnie assure, comme par le passé, contre les dangers des mers, des rivières, des rues et des incendies, sur tous les navires et cargaisons, et sur les marchandises, aux taux courant de prêts. Bureau, rue du Camp No 76.

ALEXANDER BROTHER, Président.
JOHN R. SHAW, Vice-Président.
JAMES H. WHEELER, Secrétaire.

DIRECTEURS.

John R. Shaw, T. Greenfield,
J. B. Peale, W. D. C. Hall,
J. P. Harrison, J. C. Goodrich,
Jos. Hoy, F. A. Shaw,
L. S. Lowry, W. H. Avery,
A. L. Lee, A. Q. Roselius,
A. A. May, J. H. Rodenberg,
J. A. Stevenson, L. Foiger,
E. Richard, Villeprale, Jr.
J. E. Leonhour, R. W. Montagion,
G. Brown, A. B. James,
J. S. Green, O. Chew,
Jos. Mouton, T. K. Frost,
W. C. Compton, Joelan Cole,
D. S. Moore, E. S. Keep,
John Hall, E. H. Foley,
Et jaux.

Compagnie d'Assurance Mutuelle Du Sun

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

SEPTIEME ETAT ANNUEL

Pour l'année expirée le 31 décembre 1862.

Montant des primes reçues dans l'année expirée le 31 décembre 1862		$239,704 46
Montant des risques non expirés le 31 décembre 1861		9,544 00
Total des primes de l'année expirée le 31 décembre 1862, savoir :		$248,248 46
Primes sur les risques d'incendie	$237,718 04	
Primes sur les risques des rivières	11,455 65	
Primes sur les risques des mers	39,029 77	
Primes à déduire sur les risques non expirés le 31 décembre 1862	$60,198 00	
Primes remboursées	6,354 27	$66,792 27
		$181,456 19
Dépenses, intérêt sur le capital, etc., intérêt, escompte, etc.		$71,635 39
Bénéfice net de l'année expirée le 31 décembre 1862		$109,820 80

L'actif de la Compagnie est comme suit :

Actions de banque, actions de la Compagnie du Feu		$211,200 00
Bons de la ville et de l'État		377,000 00
Prêts garantis par des actions de banque &c.	158,900 00	
Effets pour primes	51,759 00	
Scrip des autres compagnies d'Assurances	43,185 00	
Dû pour primes et en voie de perception	18,442 50	
En caisse	141,086 81	
Total de l'actif		$1,183,781 80

État de la Louisiane.

Paroisse d'Orléans — Ville de la Nouvelle Orléans.

Qu'on se souvienne que le 14 janvier 1862, pardevant moi, juge de paix, dans et pour la susdite ville, se sont présentés Thos. Bloo, Président, et James Edwards, Secrétaire de la COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE DU SUN de la Nouvelle-Orléans, lesquels ayant été dûment assermentés conformément à la loi, déclarent que le susdit tableau est exact et une copie exacte des livres de la Compagnie.

THOMAS BLOO, Président.
JOHN A. HITCHCOCK, Deuxième Juge de Paix de la Paroisse d'Orléans.

Assermenté et signé devant moi, ce 14 janvier 1863.

JAS. EDWARDS, Secrétaire.
JOHN A. HITCHCOCK, Deuxième Juge de Paix de la Paroisse d'Orléans.

Les Directeurs ont résolu de payer (après avoir réservé pour faire les pertes causées provenant de la dépréciation de la monnaie courante) un intérêt de SIX POUR CENT, sur les certificats de profit non payés, de scrip, aux détenteurs ou à leurs ayants-cause, à partir de lundi, 9 février prochain.

THOMAS BLOO, Président.
JAMES EDWARDS, Secrétaire.

—DIRECTEURS—

Jacques D. Denègre, John C. Ricks,
A. D. R. Kelly, A. R. Sandier,
Hugh Wilson, Nelson Mollison,
Henry Renshaw, John G. Gaines,
A. S. Tremoulet, Thomas Bloo.
E. J. Hart, H. T. Lonsdale.

Consulat de France.

AVIS MENSUEL—JANVIER 1863.

SONT invités à se présenter à ce Consulat, pour se faire qui les intéressent, les personnes dont les noms suivent :

Abadie François	Engelhardt Adolphe
Abadie, Jean Marie Mathieu	Fort, organiste
Abadie Alphonse	Faure, Pierre
Adet, Bernard	Faure, Claude et Polycarpe
Armand, Bertrand	Faure, Jean
Acete Mère, Annette, Mme	Grillet, Charles Nicolas
Aubry, Ferdinand	Giroux, Clémentine
Ast, E. Ernest	Gérard, Pierre
Antoni, Raymond	Guerrin, Roncel père, Jean Baptiste
Arrégaste, Jean Baptiste	Gujet, Marie
Benoit, Auguste	Hébert, Auguste, brasseur
Brice, Benoît	Jung Fleisch
Boudet, Numa	Jarry, Jean
Basin, boulanger	Lebaube, Mme
Bidal, Marie, née Arthémise	Lebaube, Joseph
Emilie Edouard	Joets, Alphonse
Benoit, Eugène, Mme veuve	Legier, Joseph Rémy
Bason	Leclerc, Jean
Bolander, Antoine, le père	Leigner, Eugène
Carrau, Jean Marie	Le Blanchetre, Mlle
Cassagne, Jean Paul Benoît	Lapinte, Apollinie
Crouzeilles, Joseph	Lelianc, Marie, née Jean-phine A. Emard
Clesienne, Nicolas	Lose, Jean Paul
Casère, Bertrand	Labouche, Joseph
Gabian, Jean Michel	Laroche, Jacques
François Michel	Leonis, Joseph Jules
Chevalier, Michel	Meisel, Philemon
Chabert, Léon	Maurouz, les héritiers
Constant, Pascal Roger	Mielly
Cornu, Rosalin	Marin, photographe
Cornu, Mme veuve, née Célestine Sertaux	Michaelis, Albertine, Mme
Dufaut, Jean Bertrand	Martinoni, François Marie
Dutieu, Jean Pierre Bertrand	Bac-Pujos, Mme, née Engelbin
Doisous, Philippe	Petit Bien, Renaud
Durel, Marie, née Mesnard	Pusnard, Victor
Dupuy, Jean	Fivet, Victor
Duno, Michel	Pineau, Alexis, Mme
Dietz, A.	Peyrin, Auguste
Dubos, Mme veuve, née Amélie, Lefrançois	Roques, François
Delafaye, François	Rodier, Victor Dominique
Fédé	Fédé-Roche, Mme veuve, née M. Adèle
De Brutille, Pierre Alexis	Redon, Léon
André, tapissier	Royère, Pierre
Dubois, Louis	Robin, A. Hugo
Dutrey, Bernard	Ste-Marie, Hippolyte Léon
Delpech, Antoine	Vande Griff James Madison
Dervey, Jean Baptiste	Veutin, Alphonse
D'Escapeville, René Vincent	Voltron, Théophile
Le Lombosette, St-Ange	Weigel, Joseph
	Wineman, Jacques

Le chancelier du Consulat de France, étude encombrée des rues Magnolia et Natchez, est ouverte tous les jour (les dimanches exceptés) de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. 19janv

Extrait de CAFÉ Vermicelli et Macaroni, Fabriqués par *LIETHARD et FORMAN*, —913 Toulouse, entre Magnie et Tonne, et No 46, rue du Vieux Bonsin, côté supérieur, près Magnie. 8janv

POUR BORDEAUX.

Le beau navire trois mâts américain 1818, fin, vrillier et de plus des chaînes, ayant de beaux entrepontes, partira directement pour Bordeaux vers la fin de janvier courant. Pour passage, s'adresser au bureau de M. A. CALVE, agent, rue Ste-Anne No 108, encoignure Dauphine, 2me District. 17janv—10T

POUR NEW YORK par LA HAVANE

Départ, MERCREDI, 28 du courant, à 8 heures A. M.

Le beau steamer ROANOKE, bien connu et fin marcheur, commandant John Thompson, apparaît la malle des Etats-Unis, partira de son wharf, rue St-Joseph, le 28 du courant, à huit heures A. M. Pour fret ou passage, s'adresser à WARNEKEN & Co., Rue de l'Union No 41.

N. B.—Il ne sera pas pris de fret pour la Havane. 23jv

POUR BATON ROUGE.

Le beau bateau à vapeur MORNING LIGHT, capitaine James M. Gould, part de la Nouvelle Orléans tous LES MARDIS MATIN, à 10 heures, et LES VENDREDIS, à 5 heures P. M. Le MORNING LIGHT marche bien et a de bons arrangements. Il remorque du fret et des passagers pour Donaldsonville, Plaquemines et tous les points intermédiaires sur la côte. Les passagers et les expéditeurs devront se munir de passeports et de permis des autorités avant de s'embarquer ou de s'embarquer des marchandises. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à C. R. MAY, rue Poydras, No 28.

POUR NEW YORK.

Départ, MARDI, 27 courant, à 5 heures A. M.

Le magnifique steamer neuf GEORGE WASHINGTON, commandant E. V. Gager, prendra un chargement et partira du dépôt wharf, au pied de la rue St Joseph, le 27 courant, à 4 heures P. M., avec les malles des Etats-Unis.

Pour fret ou passage (excellents arrangements) s'adresser à A MOULTON, Rue Natchez No 38.

21janv—8

Départ, DIMANCHE, 25 janvier à 8 heures A. M.

Malle régulière des E. U. pour la Havane et New York.

Le magnifique steamer COLUMBIA, capitaine H. Hampton, partira pour New York, au pied de la rue St-Joseph et tout barre à la Havane pour embarquer des passagers et les malles des Etats-Unis.

Pour fret ou passage, s'adresser à WM. J. REID, Rue des Magasins, No 36.

6janv—jusq 25

POUR VERACRUZ.

Départ 25 janvier à 4 heures P. M.

Le steamer MELVILLE partira pour Vera Cruz, le 25 courant, à 4 heures P. M.—Pour fret et passage, s'adresser à D. DE GOICOURIA & Co. 57 Rue Poydras.

30janv

POUR LE HAUT DU FLEUVE.

Le steamer LOUISIANA BELLE, capt. Alexander, partira pour le haut du fleuve et les points intermédiaires, tous les lundis, mercredis et samedis, à 5 heures P. M. Pour fret ou passage, s'adresser à G. M. D. MADERE, nomnis.

5janv—80

POUR BATON ROUGE.

Le paquebot régulier EMPIRE, capitaine P. Reid, partira de la Nouvelle-Orléans tous les DIMANCHES MATIN, à 9 heures A. M., et tous les MERCREDIS, à 5 heures P. M. Il part de Baton Rouge tous les LUNDIS, à 9 heures A. M., et tous les JEUDIS, à midi, et de Donaldsonville tous les MARDIS et VENDREDIS, à 5 heures A. M. Pour fret ou passage, s'adresser à WM J REID, agent, Rue des Magasins, No 36.

25janv

AVIS

Aux Marchands, aux Planteurs et aux Voyageurs.

LES autorités nous ont accordé le privilège de transporter des passagers et de fixer à 5 de Baton Rouge et No 1 St Philippe et tête les ports intermédiaires par des transports à vapeur du Gouvernement qui partent tous les jours, par des steamers et des navires de première classe pour New-York, à 6 à 8 et à très avantageux pour les expéditeurs et les voyageurs. Le fret est payable en la ville de New-York et dans le cas de perte de bâtiment le montant sera remboursé. Des ordres pour expédier du fret et des tickets de passage sont donnés à notre bureau. J. WORKMAN & CO.

Rue des Magasins, No 101, coin Lafayette.

Les personnes qui auraient un fort fret pour New-York ou du sucre, de la mélasse ou du coton en route le feraient bien de s'adresser à nous. 23janv—8d

Maintenons marons.

$10 DE RECOMPENSE.

Perte marons de chez la soussignée, lundi le 12 janvier la quatrieme COMPE, se trouvant (Cortine St-Rome) et quelque FELIZABETH BENNINGTON—taille, 5 pieds 2 pouces, bien constituée, jolie cheveux de noisette, yeux gris, visage rond, chapeau noir, robe noire, qui marque de vertu le angles d'une de ses tenues, figure sérieuse, grosse tenante, gross bouche, gros nez, ayant un comme cert